

- **la gradation des effets, correspondant à la concentration des efforts.** Elle consiste à employer ses moyens (puissance de destruction, mais aussi de dissuasion, d'influence ou de contrainte non destructrice) de façon modulable et réversible ; l'adversaire doit à la fois comprendre qu'il peut toujours être anéanti, mais aussi entrevoir une issue honorable.
- **la préservation, en regard de l'économie des moyens.** Il ne s'agit pas uniquement de minimisation, c'est-à-dire de préserver telles vies militaires ou civiles, le plus possible (ce qui est primordial en soi) mais au-delà d'éviter toute destruction d'infrastructures physiques ou sociales, qui ne soit pas indispensable à la manœuvre, ou a minima de prévoir leur remplacement dès la conception.
- **la légitimité, complément de la liberté d'action du chef.** Souci constant du chef militaire comme de la Nation, la cohérence de l'action militaire - comme d'ailleurs celle de l'action politique - ne peut se passer de cette légitimité, qui se traduit dans les comportements des soldats, dans les choix tactiques comme dans les décisions stratégiques. Faire, mais aussi, encore une fois, savoir-faire et faire-savoir se trouvent dès lors intimement mêlés pour faire adhérer les populations du théâtre d'opération comme celle de la France et de l'opinion publique mondiale. La légitimité est à ce prix : faire adhérer les peuples.

Irak : chronique d'une victoire difficile

L'actuelle intervention américaine en Irak offre à l'observateur un certain nombre de traits caractéristiques d'une mutation inquiétante, puisqu'elle brouille les atten-

due idéologiques dans le propre camp occidental qui fondaient depuis un demi-siècle le droit international.

1^{re} nouveauté : l'importance de la précision et de l'observation aérienne et satellitaire dans la préparation puis la conduite de l'affrontement. La phase de guerre aérienne a été très performante. Pour l'Amérique, les ennuis ont commencé au sol. Dès lors, **la suprématie technologique est apparue impuissante** et le politico-militaire, avec ses subtilités et ses inconnues, a pris le pas. Pour ne prendre qu'un exemple, celui de "la prise" de Falloudja, le bilan des pertes américaines (plus de 50 morts et de 450 blessés) est en apparence modeste mais de fait conséquent au regard de la longue préparation de l'offensive et de l'ampleur des moyens mis en œuvre. Certaines sources évaluent le nombre de blessés et de personnes atteintes psychologiquement à plusieurs milliers d'hommes !



US ARMY

2° nouveauté : la seconde guerre d'Irak est une **"guerre de choix"**, non de nécessité, qui a conduit à écarter d'un revers de manche toutes les oppositions de bon sens en amont (avertissements des arabisants...). L'impact de ce glissement est considérable, potentiellement chargé de risques de dérive. Sa contre-exemplarité est trop évidente pour devoir être développée, mais on peut gager que ce dangereux précédent ouvre une vaste "boîte de Pandore" aux ambitions et aux vengeances d'autres acteurs de la déstabilisation mondiale. Car il faut bien reconnaître que l'Amérique a, de sa propre initiative et pour ses propres intérêts, pris la responsabilité de fragiliser une région déjà instable et de bouleverser des équilibres insatisfaisants mais qui préservaient le monde de l'embrassement. Ce volontarisme a conduit à l'instrumentalisation d'une situation pour des bénéfices largement privés. Il est aujourd'hui encore difficile de mesurer l'impact du choix de Washington. Néanmoins, **la radicalisation consécutive de l'affrontement avec les figures de l'Islam radical et surtout le paradoxe d'une victoire militaire conduisant au borbier stratégique, sinon politique, semblent de mauvais augure pour un apaisement de la violence du monde.**

3° nouveauté : le mouvement de privatisation de la guerre semble atteindre des proportions qui menacent sa cohérence comme sa légitimité. L'implication massive d'intérêts privés dans la décision comme dans la mise en œuvre du conflit (intendance, entreprises de sécurité) jusque dans ses plus sombres effets (même la torture fut en quelque sorte "sous-traitée" à la Garde nationale) induit un risque de dérive du processus décisionnel politique américain.

4° nouveauté : comment se fait-il qu'après 18 mois, l'épaisseur de l'insurrection semble toujours s'accroître au lieu d'être réduite ? Parce qu'à la différence d'autres insurrections, les armes (entreposées en zone sunnite), l'argent et l'appui préexistaient et que la résistance irakienne se confond avec le noyau d'un appareil d'Etat (Garde républicaine, Garde personnelle de Saddam Hussein, Services de renseignement regroupant environ 33 000 personnes). Un peu comme si, osant une comparaison audacieuse, c'étaient les cadres de l'Armée secrète qui, sous l'impulsion du général FRÈRE, non contents de cacher

armes, personnel et organisations dès l'automne 1940, avait immédiatement débuté des agressions armées contre les Allemands... Les menaces qui pèsent sur le processus électoral débuté, ainsi que sur le rétablissement prochain des pouvoirs exécutif et législatif, ne sont pas moins grandes, alors que les Chiites en attendent les moyens d'une dictature, que les frustrations sunnites sont évidentes et que les Kurdes craignent de se voir à nouveau ôter leur récente marge d'autonomie.

Par ailleurs, **l'enlèvement américain a sans doute été aggravé par la décentralisation du commandement opérationnel tactique** (tandis que la base arrière stratégique demeurait sur le territoire national). En allant trop vite au début de leur offensive et en proie à une saturation informationnelle, les Américains se sont déstabilisés tous seuls et leur outil logistique a semblé s'essouffler. Cette question du **"reach back"**, est importante et rappelle la problématique du chirurgien moderne qui opère à distance et prend le risque d'une perte de contact clinique avec son patient. **Tout l'enjeu de la décentralisation pour le chef, dont la capacité d'initiative doit être cultivée, (même à bas échelon), est de limiter son "déportage" pour lui permettre de rester au plus près du "feeling" et de l'ambiance de ses forces pour pouvoir bien les diriger.**

Rappelons enfin que ce conflit restera unique par le niveau inégalé d'**accaparement de la conduite politico-militaire de la crise, puis de la guerre, par trois hommes**. Donald Rumsfeld et Paul Wolfowitz ont exercé et maintenu un contrôle absolu sur la manœuvre au sens large, court-circuitant largement l'état-major américain qui jusqu'alors avait un droit de regard et d'impulsion sur la politique étrangère. Le théâtre irakien est celui d'une guerre d'idéologues menée jusqu'à la caricature, dont les travers n'existent pas à ce niveau en Afghanistan, au Pakistan ou en Corée. Ainsi, si l'on peut dire que les Etats-Unis ont appliqué en Irak les méthodes tactiques israéliennes, ils ont néanmoins, différence notable et fatale avec Israël, affiché l'objectif d'une "conquête des cœurs et des esprits" alors que les forces israéliennes n'ont jamais eu cette ambition et donc, "réussissent" mieux leur projet de pure coercition.